

Voyage aux îles Australes

1971



Antoine Daguët

antoinedaguët.fr

Voyage aux îles Australes

En décembre 1971, j'avais 21 ans, on m'a proposé d'embarquer sur le cargo Tuhaa Pae pour découvrir l'archipel des îles Australes situées à 700 kilomètres au sud de Tahiti. Les îles Australes étant loin, et mal desservies, je saute sur l'occasion. À l'époque, j'effectue mon service militaire au département « Relations et Échanges Culturels », un service rattaché au cabinet du Gouverneur. Sans avoir de mission officielle c'est quand même sous le déguisement d'attaché culturel que je monte à bord. A Fare Ute, l'endroit du port où stationnent les caboteurs, une foule bigarrée et bruyante s'agite en tous sens. L'hilarité et la bonne humeur sont de rigueur. En fin de soirée, le Tuhaa Pae appareille laissant à terre les nombreux amis et « feti'i » (1) qui ne sont pas du voyage. Une fois la passe franchie, le bateau trace sa route sous le vent, protégé par les hautes montagnes de Tahiti. Une fois la pointe de Tautira passée, nous nous retrouvons en pleine mer sérieusement secoués sur ce rafirot qui tangue et roule bord sur bord. Je suis rapidement rattrapé par le mal de mer. Je passe la nuit sur le pont, avachi sur un sac

de coprah. Je suis malade comme une bête et envisage sérieusement de sauter par-dessus bord pour qu'enfin les mouvements désordonnés du bateau s'arrêtent. Je n'invente rien. J'y ai vraiment pensé ! Heureusement, le bateau a taillé sa route et nous retrouvons une mer assagie à l'abri de l'île Rurutu, notre première escale.

Rurutu



Le bateau a jeté l'ancre et commence à pivoter au gré des courants. La grue manœuvre, soulève la baleinière à bord de laquelle se trouve un membre d'équipage. L'homme est râblé, torse nu. Il a la peau très brune. Il porte un bluejean coupé au-dessus du genou, effiloché à la « Davy Crockett ». Il est coiffé d'un chapeau en pandanus (2), lesté par 2 colliers de coquillages. Sans beaucoup de précaution, le grutier laisse tomber lourdement l'homme et l'embarcation à la mer. Malgré mon impatience de fouler la terre ferme, je ne réussis pas à prendre place dans la première baleinière qui maintenant s'éloigne, poussée par un moteur Evinrude de 40 chevaux. L'embarcation, bien chargée n'avance pas vite. Le petit moteur a toutes les peines du monde à conserver son hélice dans l'eau. La 2e baleinière est à la mer et je réussis à embarquer en me faufilant jusqu'à l'échelle branlante et glissante qui pend sur tribord. Assis sur un banc, mon appareil photo dans une main, un sac en plastique contenant un rasoir et une brosse à dents dans l'autre, je regarde les paquets dégringoler de bras en bras et s'entasser pêle-mêle à nos pieds. Quelques retardataires sautent sur les bords de l'embarcation qui balance dangereusement.

2 garçons attrapent les rames, aussi lourdes qu'encombrantes. Il n'y a qu'un seul moteur pour 2 baleinières. Les femmes sommairement installées à l'avant avec leurs enfants dans les bras éclatent de rire en me voyant jongler de la tête entre les allées et venues des rames. Je me glisse derrière l'un des rameurs pour éviter un 2nd coup de rame. Je m'installe en porte-à-faux entre des cartons de ketchup et une caisse de bière. Je fais bien attention de ne pas m'appuyer sur les touries de fil de fer barbelé qui retiennent déjà le bas de ma chemise. Le wharf est tout proche. Un de nos marins a rangé sa rame et s'apprête à bondir. Beaucoup de monde sur le quai ! La première baleinière a déjà débarqué ses passagers et les nouveaux arrivants se mêlent au « feti'i » (comprenez la famille) venus les accueillir.

Dans cette foule quelques hommes torse nu, en short, transportent les marchandises mais il y a aussi beaucoup de femmes et des petites filles. Toutes sont vêtues d'un paréo, croisé devant et noué derrière la nuque ou fortement serré sur la poitrine laissant libre leurs larges épaules. Au milieu de ces visages fleuris et couronnés, 2 gendarmes en uniforme surveillent le

débarquement. Le brigadier vient de Papeete et est en poste à Moerai pour 3 ans. Le chef de poste lui, vient de Sarcelles près de Paris ! C'est à lui que je m'adresse tout de suite en le priant de bien vouloir excuser ma barbe de 3 jours, mon teint blafard et ma voix éraillée. Aussitôt, il appelle son adjoint qui me conduit avec la Land Rover du service jusqu'à la gendarmerie où Madame F me propose la salle de bain. Quelques minutes plus tard, je suis un petit peu plus présentable mais mon short blanc à l'origine, a le cul tout sale et de larges auréoles jaunes autour des poches. J'ai honte, mais mon hôtesse me rassure et m'installe devant un café au lait que mon ventre accepte tant bien que mal. Je ne suis pas encore dans une forme éblouissante. Le brigadier m'attend pour m'emmener voir le Tavana (le maire), le Pasteur et le directeur de l'école comme j'en ai émis le désir en débarquant. L'entretien avec le Tavana n'est pas rendu facile par l'incompréhension réciproque de nos langues maternelles. Le brigadier fait l'interprète. Le Tavana me confirme que les dégâts causés par le cyclone de mars 70 sont en grande partie réparés mais ajoute que si les maisons ont été rebâties, les plantations sont abîmées pour longtemps. Les

habitants ont perdu confiance et sont un peu découragés. Les femmes, elles, continuent à confectionner les merveilleux chapeaux en pandanus qui font la réputation de Rurutu. Certaines arrivent à fabriquer jusqu'à 4 chapeaux par jour. Souvent les Rurutu vont chez l'un des 2 chinois échanger leurs chapeaux contre des boîtes de lait ou de corned-beef. Le pasteur lui s'exprime en français, lentement comme beaucoup de tahitiens. Il est fier de son église et avoue n'avoir de problème qu'avec les jeunes qu'il est difficile d'occuper. Le directeur de l'école a aussi beaucoup de mal à les intéresser ces jeunes mais il aime ses élèves qui sont très sympathiques même s'ils ne sont pas toujours attentifs

Pendant le déjeuner. je regagne des forces grâce à un très bon plat de pâtes. Le chef de poste, lui ne peut avaler une bouchée, anéanti après une demi-heure passée sur le bateau. Évidemment, il n'est question que de la prochaine nuit en mer que nous appréhendons. Le chef de poste sera du voyage. La danse du Tuhaa Pae qu'on aperçoit là-bas, arc-bouté sur son ancre, ne laisse rien présager de bon.



Après le repas, je me repose une heure avant de grimper dans la Land Rover pour une visite de l'île. Nous escaladons le très mauvais chemin de terre rouge qui conduit à Avéra. Le village est ravissant, ouvert sur une large baie délimitée par une barrière de corail. Des gamins galopent sur de petits chevaux à même la croupe, d'autres sont en classe. 3 jeunes professeurs interrompent leurs cours et viennent m'expliquer leur travail qui consiste essentiellement à tenter d'apprendre le français à ces gosses aux grands yeux noirs. L'un des enseignants est « VAT »,

volontaire à l'assistance technique. Ils sont nombreux à effectuer leur service militaire de cette façon en Polynésie. Sourire aux lèvres, il indique qu'en culture physique il n'a rien à apprendre aux enfants puisque pour eux le lancer de javelot est un geste naturel et que l'épreuve de grimper de corde se pratique en coinçant la corde entre 2 doigts de pieds. L'habitude de monter aux cocotiers leur donne beaucoup d'agilité. Pendant que nous discutons, les enfants abandonnés à eux-mêmes entonnent une chanson douce et mélodieuse à 4 voix. Encore une chose naturelle chez les polynésiens qui ont une longue tradition de chants en canon. Au retour, nous prenons 2 femmes et 3 hommes en stop. Ils parlent et rient tout le long du chemin. Les voitures se font rares. Le covoiturage est courant. Nous les déposons sur le quai où ils vont confier leur courrier à des marins. Un peu plus tard, je suis à nouveau sur le wharf mais cette fois-ci avec le chef de poste et sa femme qui guettent la dernière bannière pour monter à bord. Avant de partir, on m'a offert un set de table en pandanus et un chapeau. Le chapeau est trop petit, je suis bien embarrassé ! La baleinière nous ramène au bateau. Nous escaladons l'échelle. Le Tuhaa Pae est

prêt à appareiller. Madame F. qui est prévoyante, me donne un minuscule cachet de Drama mine. Miracle ! Cette nuit-là je dors comme un loir. Quand nous arrivons à Rimatara le lendemain matin, je me sens frais et reposé.



Rimatara

L'île est basse, verdoyante et le sable indéfiniment blanc. Sur la plage, un feu de bois brûle au pied de 4 « Anciens ». La baleinière se faufile entre les rochers

avant de s'échouer durement. Chacun retire ses samaras, relève le bas de son pantalon et saute à l'eau. Le feu brûle toujours sur la plage. Alors que je tente de passer à droite pour prendre une photo, l'une des femmes assises m'interdit le passage. Elle me fait signe de passer à gauche du feu, dans la fumée. Une vieille coutume veut en effet que les arrivants se purifient ainsi en débarquant sur l'île. Immédiatement on se trouve face à l'un des plus vieux cimetières de Polynésie.



On y trouve des tombes de 1894. On s'enfonce alors sous le couvert des bananiers et des « purau » (3). De petits murs de corail recouverts de chaux bordent la rue principale en terre. Le chemin se poursuit, sinueux au milieu d'une végétation luxuriante. Des chevaux galopent dans les carrières brûlantes où s'abritent sous de grands flamboyants (4). Dans un village voisin, quelques garçons jouent au ballon. Partout où nous passons, hommes et femmes s'arrêtent pour nous serrer la main avec un grand sourire. « Iaorana ! » (5). Le tour de l'île représente seulement 1 h de marche. Nous voilà déjà de retour devant les maisons du premier village. Vaiata nous convie à nous reposer dans sa maison. Marthe, tahitienne vivant à Paris depuis de nombreuses années a embarqué à Rurutu. Elle parle et traduit pour moi. Vaiata disparaît pour nous préparer un rafraîchissement. Quelques minutes plus tard, nous quittons la véranda et rentrons à l'intérieur où nous attend une petite table garnie de nombreuses tranches d'ananas et d'une carafe de jus du même nom. Tout ça est délicieusement frais et l'ananas particulièrement savoureux. Vaiata s'excuse ne pas avoir d'ananas plus gros à nous donner : « A

Rimatara, ils sont si petits ! » Vaiata reste à l'écart mais veille discrètement à ce que nous ne manquions de rien.



La pièce est sombre ; des chapeaux et autres objets en pandanus s'entassent sur un grand lit très haut. Le tressage du pandanus est une grande spécialité de Rimatara. 2 autres lits plus bas sont recouverts de « Tifaifai » (6). Au-dessus d'une porte donnant dans une pièce voisine, le portrait d'un ancêtre, à gauche la photo jaunie de Vaiata le jour de ses noces. à droite celle de son fils, disparu en mer. Bien que généralement on ne fasse ici que 2 repas par jour le

matin et le soir, Vaiata dresse la table pour nous et apporte le « maa » (7) : le poisson cru baigne dans du lait de coco et des parts énormes de taro (8) sont prévues pour chacun. Au cas où tout ça ne suffirait pas, il y a aussi des œufs au plat, tièdes et du corned-beef vinaigrette. Le moment est venu de nous séparer. le Tuhaa Pae nous appelle. Nous remercions Vaiata pour sa gentillesse alors qu'elle s'excuse de ne rien avoir à nous offrir ! Sur la plage, le feu est éteint. Il ne reste que des cendres. On s'assoit sur le sable au milieu des colis en attendant la baleinière. Il n'est que midi mais le voyage est long jusqu'à Tubuai et le commandant pressé d'appareiller.



Tubuai

Tubuai ! Tubuai la vivante ! Tubuai la riante ! Au bout du wharf, tout le monde est là : foule colorée, têtes fleuries, visages souriants. Sur la place stationnent quelques voitures. À l'ombre, au soleil, partout c'est l'excitation du bateau qui arrive. On attend des nouvelles fraîches de Papeete, les cadeaux pour Noël, des provisions. La bonne humeur est de rigueur. Le soleil ce matin réchauffe doucement l'atmosphère. Tandis que l'un charge des caisses, l'autre parle avec un nouvel arrivé, une autre encore tente de savoir s'il a du courrier. Assis dans l'herbe, un jeune ethnologue et sa femme, halés par les rayons du soleil observent, amusés, le débarquement. Monsieur et Madame Doom nous invitent chez eux. Surpris, je découvre une campagne riche, dénuée de cocotiers, de type européen. Monsieur Doom adore les plantes. Dans son jardin, poussent des poiriers, un pêcher et même des fraises ! c'est aussi un fermier né. Ses vaches sont belles, des « frisonnes » précise-t-il avec fierté. Pour nous mettre en appétit, on nous sert des litchis et des bananes. Quand nous nous mettons à table, je me régale d'une omelette très baveuse.



Puisqu'il fait beau, nous prenons la route traversière, très abîmée par les pluies et arrivons à un autre village sur la côte opposée. À gauche, les maisons espacées, spacieuses se cachent derrière les bananiers, à droite de grands « aito » (8) -arbre de fer- bordent la plage. De la route on aperçoit quelques fois un petit « motu » (9) couvert de cocotiers. Maintenant ce sont de grands motus qui bordent le lagon. C'est là que les fonctionnaires vont passer le week-end. Le long de la route, on tresse des palmes de cocotiers sur plusieurs centaines de mètres, voire sur plus d'un kilomètre ! Cette immense barrière

posée dans l'eau servira de filet pour la prochaine « pêche au caillou » (10). Nous traversons un autre village et passons devant le CES, puis devant le temple. À main droite, le lagon continue de rutiler de splendeur et les motus à exercer leur charme fascinant. Au retour, près du warf, c'est toujours la même ambiance merveilleusement fleurie. Une fleur de tiare en bouton (11) à l'oreille gauche pour les hommes mariés, à droite pour les célibataires. Nous profitons des derniers rayons du soleil couchant tandis que la baleinière nous ramène au bateau. Je contemple une dernière fois la foule colorée, les cocotiers courbés vers la mer, la mince bande de sable fin. Cet extraordinaire ensemble de teintes chaudes et tendres chantent la prospérité de Mataura, la capitale de l'archipel des Australes.



Raivavae

On dit souvent que Raivavae est la plus belle des îles Australes. Cette réputation est probablement due à l'aspect magnifique de ses côtes, à son merveilleux lagon vert émeraude et à ses nombreuses motus, fleurons d'une écumante couronne de récif.



Pour la première fois, le bateau va à quai, d'ailleurs toujours en cours d'aménagement. Là encore, il y a beaucoup de monde mais les gens se montrent très indifférents. Ils regardent. Ceux qui ont des bananes ou des porcs à embarquer les amènent, les pèsent et veillent à leur chargement. Bien entendu, sur le quai règne toujours un fantastique désordre.



La jetée franchie on se trouve face à 2 « fare tinito » (12) (magasins chinois). À droite la gendarmerie, à gauche les travaux publics et l'infirmier où Lucas, l'infirmier, enseigne les lois d'hygiène élémentaire et essaie de démontrer aux habitants que la médecine des « popa'a » (13) - des blancs - donne de meilleurs résultats que celle des « Tahua » (14) (guérisseurs locaux). Mais les gens d'ici sont têtus, farouchement superstitieux et très attachés à l'autorité du Tahua. La route s'allonge, serpente au milieu des « pakai » (15), « des purau », (3) des bananiers, des cocotiers, des caféiers qui poussent à profusion. Les maisons s'égrènent, cachées dans cette végétation épaisse. Un site archéologique faisait autrefois accourir les amateurs de « marae » (16) (lieux de culte sacrés) mais aujourd'hui les 2 grands « Tiki » (17) de Raivavae se trouvent au musée de Papeete. Seule la beauté de l'île attire encore quelquefois les visiteurs. Les pirogues de Raivavae sont uniques et méritent le détour. De conception tout à fait originale, elles ne sont pas taillées dans les troncs de manguier, de « maioire » (18) ou de « hotu » (19) mais faites de plusieurs planches cousues entre elles. Ces coutures ressemblent un peu à des éléments décoratifs. Les

merveilleuses pirogues à balancier qui font rêver le monde entier sont encore plus belles à Raivavae.



On trouve également de ravissants colliers de minuscules coquillages blancs ou jaunes que les vieilles cachent dans leur sac. Si elles refusent de vous

en donner parce que vous êtes « popa'a », alors courez chez le « chinois » qui lui vous en vendra habilement beaucoup plus que vous n'en vouliez... Il faut reprendre la mer. Déjà la terre s'éloigne et les montagnes s'éteignent.



Rapa

Avez-vous déjà pris la direction du sud ? Sûrement, mais peut-être pas au point de franchir le tropique du Capricorne ! Cette fois, nous descendons vers le pôle

Sud. Quand après 24 h de mer, on voit le soleil se coucher au sud sur un horizon sans ride, on ressent une étrange émotion. On franchit les limites des randonnées ordinaires, on aborde des latitudes connues seulement des marins : Rapa, 27° 38 de latitude sud. Pas si loin de l'Antarctique ! Rapa est la plus méridionale des terres françaises habitées. Bien entendu, il faut s'attendre à un climat, à un paysage qui ne ressembleront guère à ceux des autres îles de Polynésie. L'histoire de Rapa reste inexpiquée. D'abord son nom. L'île de Pâques, pourtant située à des milliers de kilomètres est en effet aussi appelée Rapa et plus précisément Rapa nui, la grande Rapa. Rapa iti, la petite Rapa, est le nom donné à l'île qui nous intéresse. Quelle liaison pouvait donc exister jadis entre ces terres si éloignées l'une de l'autre ? Et puis, il y a les forts, appelés « pa » (20). Des luttes intestines entre les différents chefs de l'île auraient pu motiver la construction de ces forts mais tous ces « pa » sont tournés vers la mer ! Alors on parle d'un envahisseur inconnu... Voilà en tout cas ce que l'on peut lire à ce sujet au musée de Papeete. Le village fortifié de Morango Uta à Rapa, mis à jour par la mission archéologique norvégienne de Thor

Heyerdahl est composé d'une tour centrale et de 10 étages de terrasses. Sept emplacements d'habitation ont pu être dénombrés, ce qui porterait la population du village à 500 âmes environ. 14 autres villages fortifiés ont été situés sur la ligne de crête centrale de l'île. Le but de ces fortifications dirigées vers la mer contre un envahisseur inconnu constitue une énigme qu'on n'a toujours pas résolue. Quand on aperçoit Rapa, on cesse de réfléchir pour contempler la côte majestueuse et usée, les falaises abruptes, les pics érodés, les baies profondes, les grottes fissurées.



Rapa la triste, Rapa la lointaine, Royale Rapa. Je me sens écrasé par la grandeur du site, l'inaccessibilité des sommets. J'éprouve le sentiment étrange d'être au bout du monde. Une petite pirogue à moteur nous

guide jusqu'à la baie Agairao. Là, entre la pointe Tevai et la pointe Temato, nous mouillons et la première baleinière gagne la côte. L'embarcation est longue à revenir. J'embarque dans une pirogue du pays. À terre, c'est la discussion, la contestation. Les orateurs se succèdent. Catherine, une vieille tahitienne qui parle un français admirable m'explique que les insulaires ne veulent plus livrer les « puatoro » (21) (les bœufs) que le bateau est venu chercher. Le Tuhaa Pae est un bateau de gros tonnage qui a du mal à être rentable. S'il mouille pour la première fois à Rapa aujourd'hui, c'est bien parce que la coopérative a promis 60 « puatoro ». À force de menaces, le capitaine obtient gain de cause. Il réunit les habitants, distribue des cordes et la chasse commence. Les hommes disparaissent et partout résonnent des ya, ya, ya. Le capitaine m'a prévenu. Les animaux sont sauvages. Je n'ose me risquer trop en avant. 3 femmes, interrompues dans leur travail par notre arrivée, ont repris leurs travaux dans la plantation de taros. Assis sur une pierre au bord de l'eau, j'attends.



Les premiers « puatoro » arrivent, chargent à droite, à gauche, refusent d'avancer, éclaboussent tout le monde. Les bêtes sont affolées. 2 hommes maîtrisent l'animal grâce à 2 lassos. Bientôt les bêtes deviennent méchantes. La cavalcade dans l'eau qui arrive au genou ne manque pas d'imprévus. La baleinière est là, tout près, mais la bête donne des coups de corne. On lui attrape la queue on la colle contre le bateau. On lui soulève la tête. Son souffle est chaud et brûlant. On l'attache par les cornes, bien serré contre le bordé. La bête est folle et trépigne. La barque tourne sur elle-même.



Il faut se parer des coups de l'un, pendant quand on attache l'autre. 5 ou 6 « puatoro » sont ainsi arrimés à la baleinière qui s'éloigne doucement jusqu'au Tuahaa Pae. Là commence une autre opération. Il s'agit d'attacher l'animal par une patte avant puis la grue soulève la bête qui se balance lamentablement au bout de la flèche avant de redescendre durement dans la cale où l'on tente de l'attacher.



Une vingtaine d'animaux sont ainsi hissés à bord. Nous quittons la baie pour aller mouiller un peu plus loin entre la pointe Kaukira et la pointe Aurora. Au fond de la baie Tupuaki, d'autres bêtes attendent. Il faut encore parlementer pour qu'on puisse les embarquer. « 30 têtes seulement, ça ne valait pas le coup ! » Le capitaine est déçu. La nuit tombe. Nous restons au large pour franchir demain matin la passe compliquée qui conduit à Haurei et à Area, les 2 seuls villages. Il pleut et le paysage s'est encore assombri. Les aiguilles de Pukumaru à 605 m, de Maura 556 m, de Maugaoa 442 m veillent sur Hahurei, petit village triste et boueux. À gauche, le temple brille d'un blanc immaculé. Le toit en tôle rouge luit sous la pluie. Le gazon rasé de près, ressemble à une pelouse de Buckingham. En face, un village encore moins important mais peut-être plus joli, Area. À droite, les baraquements d'une station météo du CEP (21). A près de 250 m de haut, sur le mont Tevaitau, se trouve le radôme qui domine la baie d'Hahurei. De l'autre côté, on surplombe la baie Hiri, petite et peu profonde. Pour atteindre l'observatoire, il faut monter quelques 1000 marches mais le panorama magnifique au sommet vous fait oublier la fatigue.



Hahurei est un village pauvre et la misère dans la boue se voit davantage qu'à l'ombre d'un cocotier. Quelques maisons sont en dur mais beaucoup d'autochtones vivent dans des cabanes. Pour vivre, les hommes vont à la pêche une fois par semaine et ramènent de magnifiques saumons entreposés aussitôt dans la chambre froide du CEP. Les femmes ramassent le taro et préparent le « poipoi » (22), nourriture essentielle des insulaires. Des expérimentations ont prouvé que tous les agrumes européens pourraient très bien pousser mais personne ne veut cultiver.

Il faut regagner le bateau. Je saute dans la dernière baleinière où grognent 3 porcs. Les nuages persistent

et de temps en temps, la pluie s'abat brutalement. Quand il ne pleut pas, le vent soulève des embruns et on ne peut pas rester sur le pont. Nous quittons la baie et nous éloignons de Rapa sans trop de regrets puisqu'il ne fait pas beau, mais je suis très ému d'abandonner cette île et ses habitants à l'isolement le plus complet. Il existe bien à une centaine de kilomètres au sud-est de Rapa, un îlot appelé île de Bas ou Maroti mais cette terre est inhabitée et pratiquement inexplorée. La navigation y est difficile et dangereuse à cause de courants importants et des cotes sont inhospitalières.

Le retour est long et ennuyeux. 2 ou 3 « puatoro » sont achevés sur le pont. Les bêtes sont sans doute victimes d'une congestion après leur course folle et l'eau glacée. Après un jour et 2 nuits de mer, nous faisons escale à Raivavae où un raz de marée a emporté une partie de la jetée et abîmé toutes les plantations pendant notre absence. Nous appareillons vers midi, après avoir fait nos provisions chez le chinois.



Encore 2 jours de mer avant d'apercevoir la terre. Entre le moment où on aperçoit Tahiti et l'arrivée à Papeete, il peut se passer une bonne dizaine d'heures. L'occasion d'observer les lieux dits de Papehari, Paea, Punaauia, la vallée profonde de la Punaruu, la longue plage de sable blanc, le lagon calme et limpide, la barrière de corail qui écume, les 10 ou 20 pirogues qui pêchent dans la passe, les étages de l'hôtel Maeva-Beach, la tour de contrôle de l'aéroport Tahiti Faaa. On longe la piste, on frôle les récifs. Enfin, on franchit la passe et le bateau regagne le quai des caboteurs. Les « feti'i » attendent.



LEXIQUE

- 1- **Feti'i** - Tous les membres d'une même lignée.
Lorsqu'on évoque le concept de feti'i en Polynésie, on entend la famille au sens large.

2 – **pandanus**



C'est une des plantes les plus communes et les plus utilisées en Polynésie française. Plusieurs dizaines de variétés existent dans les îles polynésiennes, l'espèce de bord de mer a des épines et d'autres n'en ont pas.

Toutes les parties du Pandanus sont utilisées. Les feuilles servent au tressage pour fabriquer des toitures, des paniers, des tapis, etc. Le fruit était autrefois mangé, et utilisé comme un pinceau. Les fleurs odorantes, appelées Hinano en tahitien, sont encore aujourd'hui utilisées pour parfumer le monoï, les colliers et couronnes de fleurs. Le bois, très résistant, est exploité comme matériel de construction pour fabriquer des pirogues, des charpentes, et jadis des armes. Les racines quant à elles servent dans de nombreux remèdes médicinaux traditionnels.

3 – purau



Le purau est un hibiscus qui peut atteindre 15 m de hauteur. Ses fleurs naissent blanches le matin et leur couleur varie au cours de la journée jusqu'à leur chute de l'arbre le soir.

4 - Flamboyant



Le Flamboyant, est facilement reconnaissable à sa couronne en forme de parasol composée de grandes feuilles plumeuses vert clair. Lorsqu'il devient

adulte, il se pare d'une magnifique robe rouge orangé qui lui a donné son nom de « Flamboyant ».

5 -**Iaorana** - Mot tahitien, pour dire « bonjour », il se prononce « Ia o ra na. » C'est une salutation courante à Tahiti.

6- -**tifaifai**



Il s'agit d'une grande étoffe de tissu haute en couleur sur laquelle sont appliqués des motifs caractéristiques (tout aussi colorés), inspirés de la faune et la flore locales ainsi que de la vie sur ces îles. Le tifaifai orne les lits, décore les tables, habille les murs... Couvre-lits, édredons, nappes, tentures : le tifaifai s'inscrit dans la vie quotidienne des habitants. Il fait également partie intégrante du patrimoine culturel des Polynésiens. En tahitien, "tifai" signifie raccommoder ou rapiécer.

7 – **ma'a** - Signifie, le repas. Le ma'a tahitien se caractérise par l'utilisation de produits locaux, tels que le taro, le poisson, la noix de coco et les fruits exotiques. Les recettes sont simples, mais les résultats sont spectaculaires. La recette la plus connue est le poisson cru.

8 – aito



Le Bois de fer ou 'Aito est un arbre indigène en Polynésie qui doit son nom tahitien de *'Aito* (guerrier) à son bois résistant, très dur, comme les guerriers tahitiens.

9 – motu



Un motu est un îlot de sable corallien sur la couronne récifale d'un atoll ou à l'arrière d'un récif barrière d'île volcanique. La plupart portent une faible végétation, notamment des cocotiers.

10 - pêche au caillou



La traditionnelle pêche au caillou réunit le village entier, même parfois l'île entière. Durant 30 minutes à 1 heure et demie, tous les pêcheurs forment une ligne avec leurs embarcations et commencent tous à frapper la surface de l'eau avec des pierres attachées à un bout de corde afin d'effrayer les poissons, les bloquer et les forcer à aller dans le même sens que les pêcheurs et éviter à tout prix toute proximité avec les embarcations. Un peu plus loin, le reste du village attend impatiemment l'arrivée des pêcheurs. Un grand filet de palmes de cocotier tressées long de plus d'1 km et d'un diamètre d'environ 200 m attend les

poissons au bord afin de tous les enfermer dans cette nasse immense.

11 - tiare Tahiti



Le tiare Tahiti est une espèce de petit arbuste au puissant parfum de jasmin, présent dans une grande partie des îles du Pacifique. Le *tiare Tahiti* est l'emblème national de la Polynésie française.

Les *fleurs de Tahiti* mélangées dans du coco germé, râpé et fermenté, exposées au soleil pendant des jours et des jours donnent le *monoi*, une huile de soin pour les cheveux et la peau.

12 - **fare Tinito** – littéralement, la maison du Chinois. En Polynésie, les magasins sont principalement tenus par des asiatiques, d'où l'expression, faire ses courses chez le « Chinois »

13 - **popa'a** - Signifie personne à la peau blanche ; par extension un métropolitain, un étranger, un colon. Souvent utilisé dans un sens péjoratif, c'est rarement un compliment !

14 - **Tahua** - Les Polynésiens ont leur propre médecine. Les plantes médicinales et les croyances font bon ménage ; Le Tahua est un personnage mi-prêtre mi-sorcier, très respecté.

15 – pakai



Le pacayer est un arbre entre 4 à 20 m de hauteur. Ses feuilles pennées, vert foncé, mesurent de 8 à 25 cm de longueur. Les fleurs parfumées poussent en épis.

Le fruit à la forme de grosses gousses de 15 à 40 cm de long. Ces gousses contiennent chacune, comme un haricot, une dizaine de graines violet-noir enfermées dans une pulpe blanche comestible très sucrée, moelleuse et cotonneuse. Cette pulpe blanche a la texture de la barbe à papa, mais humide et son goût ressemble à celui de la crème glacée, Le fruit est

fort apprécié des jeunes polynésiens qui cueillent les gousses directement sur l'arbre pour les déguster comme des friandises.

16 - marae



En Polynésie française, un marae désigne une plate-forme construite le plus souvent en pierres volcaniques ou en corail, où se déroulaient les anciens cultes polynésiens, associés souvent à des cérémonies culturelles, sociales et politiques.

17 - Tiki



Un *tiki* est une représentation humaine sculptée de façon stylisée sous forme de statue, statuette, tatouage ou pendentif, souvent en pierre, en os ou en bois. Le terme signifie aussi bien « homme », « dieu » ou « homme-dieu ». Il est considéré comme le premier homme à l'origine de l'humanité, le symbole de création et de procréation mais aussi associé aux idées de mort et de destruction.

18 – **maiore**



Arbre à pain. Son fruit -uru- est comestible et très apprécié en Polynésie.

19 – otu



Lehotu est un arbre de petite à moyenne taille croissante à 7-25 m de haut. Portant le nom poétique de **bonnet d'évêque**, le fruit de l'hotu, à la forme d'un cœur, à quatre côtés.



Les forts de Rapa étaient de forme carrée et de construction très élaborée. Ces citadelles étaient construites avec des blocs de pierres basaltiques qui constituaient des plates-formes successives. Ils étaient imprenables apparemment et on y a retrouvé des ossements de guerriers probablement morts de faim à la suite d'un très long siège.

21 – **CEP** - Le Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP) est officiellement créé en 1963. Les atolls de Moruroa et Fangataufa sont sélectionnés pour y effectuer des essais nucléaires tandis que la base logistique est installée à Tahiti et la base avancée à Hao.

Les retombées des activités du CEP sur la Polynésie française sont considérables. En quelques années, plus de dix mille métropolitains s'installent à Tahiti. Des milliers de Polynésiens quittent leur île pour vivre à Tahiti et sont embauchés par le CEP. La population de Tahiti passe de 45 000 habitants en 1962 à 79 000 en 1971. Le CEP porte ainsi à bout de bras le Territoire.

22 - **poipoi** - Le poipoi est obtenu à partir du taro. La pâte est associée à du levain longuement, travaillée puis laissée à fermenter dans des feuilles d'auti ». Le poipoi a un goût acide et fermenté très particulier.

En un Mot Comme en Cent

Voyage aux îles Australes © Antoine Daguët 2025

www.antoinedaguët.fr